

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT UN AN \$2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance.	REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	A L'ETRANGER : Un an - - - Quinze francs Six mois - - - 7 frs Strictement payable d'avance.
---	---	---



MADAME EMMA CALVÉ

Qui doit venir à l'Arena, le 11 octobre prochain.



SOMMAIRE

Les mots d'amour (poésie) Albert Lozeau
 Chanson d'automne (poésie) Armand Sylvestre
 A propos d'un Ministère de l'Instruction
 Publique..... Françoise
 Nouvelle.....Danielle Aubry
 La femme au XVIIIe siècle..... Fulano
 Une entrevue avec le Cardinal
 Merry del Val.....Françoise
 "Entre Amis"Louis Lalande, S. J.
 Prospectus des Ecoles Ménagères Provinciales.
 Pages de la Jeunesse :
 Causerie: Deux fois reine, Christine de Linden
 Jeux d'esprit et réponses
 Petite poste de famille.....Tante Ninette
 Recettes faciles, Conseils utiles, etc., etc.....
 Au But (Feuilleton)..... Marie Thiéry





Voyez nos Vitrines.

Fourrures !

ESCOMPTE
SPECIAL

Pourquoi ne pas vous hâter d'acheter vos Fourrures pendant que vous pouvez vous les procurer aux prix d'été :

Manteaux Near Seal **\$29.00**

Manteaux Caracul **\$37.50**

Cravate et Manchon,
Ecoreuil Gris, le set **\$15.00**

Cravate et Manchon,
Near Seal, le set **\$12.50**

ETC., ETC., ETC.

O. NORMANDIN,

Fourrures en gros et détail

350 Boulevard St-Laurent

Succ.: 220 Rue St-Jacques

Ouverture
temporaire
du

OUI METOSCOPE



ANGLE DES RUES SAINTE
CATHERINE ET MONTCALM.

Deux représentations par jour
L'après-midi à 2 h. 15 et le soir . . 8 h.

Vues Animées et Chansons
Françaises Illustrées.

La plus belle Salle
de Vues Animées de
Montreal.

PRIX, 10, 15, 25c

LE SHAMPOO ORIENTAL
PARFUMÉ

Donnera à votre chevelure une beauté incomparable. Il détruit les pellicules, prévient la teigne ; aide à la croissance des cheveux et arrête leur chute. Employé en lotion, il guérit les boutons, pustules, points noirs, rides, blanchit la peau, et donne un teint clair et brillant ; excellente préparation pour le bain et les soins généraux de la toilette. Voir le prospectus. Agents demandés.

Prix 15c. la boîte franco. Adressez Chemical Specialties Co., Boîte 126.

Montréal, Canad^e

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

441 STE CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

EDMOND GIROUX, Jr.,

PHARMACIEN-CHIMISTE,

216 RUE SAINT - LAURENT

Edifice du Monument National

Téléphone Main 2628

Spécialité : Ordonnances de médecins.



Nos Dents sont très belles, naturelles, garanties. Institut Dentaire Franco-Américain (incorporé), 162 rue St-Denis, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1860



8 rue NOTRE-DAME

OUEST, Coin Cote Saint-Lambert.



AVANT

Prof. LAVOIE

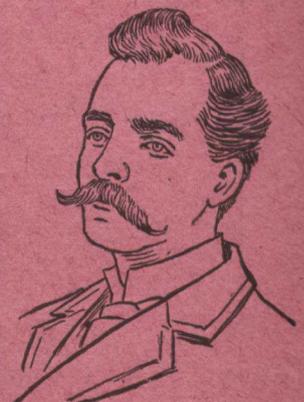
PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs, une spécialité

Cheveux teints de toutes les couleurs. Coiffures pour les bals et les soirées.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels ; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Grandes nouveautés et importations de Paris, en fait de Perruques, Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure.



APRES

PROF. LAVOIE

PERRUQUIER

AUTREFOIS, 1656 Rue NOTRE-DAME
MONTREAL.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT		REDACTION et ADMINISTRATION 80, Rue Saint-Gabriel, Montréal. TEL. BELL, MAIN 999	A L'ETRANGER :	
UN AN	\$2.00		Un an	- - -
SIX MOIS	- 1.00	Six mois	- - -	- 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.		

Les mots d'amour

*Les mots d'amour ne meurent pas,
Ils vivent au fond des mémoires
Comme les anciennes histoires
Qu'enfants, on nous contait, tout bas.*

*Ils sont les souvenirs des heures
Dont les regrets sont les moments ;
Parfois, ils en sont les tourments
Et blessent les âmes meilleures.*

*Car plus d'une, au jour des aveux,
Prenant pour témoin l'hirondelle,
Jura qu'elle serait fidèle
Et ne jerait qu'une de deux.*

*Elles ont trahi ! Pauvres âmes,
Leur amour, c'était l'amitié...
Mais les mots d'amour, sans pitié,
Les brûlent ainsi que des flammes !*

*Car — tristesse ! — ils ne meurent pas,
Ils vivent au fond des mémoires
Comme les anciennes histoires
Qu'enfants, on nous contait, tout bas.*

Albert Lozeau.

Extrait de l'"Ame Solitaire."

Chanson d'automne

*Voici que les autans moroses
Vont parsemer d'or les gazons
Et, vers les pâles horizons,
Emporter le souffle des roses,
— Que me fait l'haleine des fleurs
Toi dont la lèvre a bu mes pleurs ?*

*Voici que les heures voilées
Se hâtent vers le seuil des soirs,
Et que de vagues encensoirs
Fument au penchant des vallées.
— Tel monte l'encens de mes vœux
Vers le ciel d'or de tes cheveux.*

*Voici que les couchants de cuivre
Sonnent l'adieu des jours vermeils
Et, sous l'aile des lourds sommeils,
Appellent les cœurs las de vivre.
— Que nous fait le declin des jours !
La nuit est douce à nos amours.*

Armand Sylvestre



A propos d'un Ministère de l'Instruction publique

AU point de vue patriotique et national, je m'intéresse à la politique, mais je garde pour moi mes réflexions.

Jamais, il ne m'est venu à l'idée de faire du "Journal de Françoise", une tribune électorale, et, c'est mon désir de lui conserver jusqu'à la fin ce caractère de paisible neutralité.

Cependant, quand les questions qui s'agitent publiquement sont indépendantes de toutes nuances de partis, quand elles sont de nature à intéresser les femmes aussi bien que les hommes, il me semble, alors, de mon devoir de les traiter dans ces pages exclusivement consacrées à l'avancement et au développement de la nationalité canadienne.

Ainsi donc, je lisais, l'autre jour, dans un journal, que M. Bourassa ayant affirmé que le ministère Gouin avait voulu établir le ministère de l'Instruction Publique, a été carrément contredit par l'hon. M. Turgeon, qui a même ajouté, dans une assemblée solennelle que son gouvernement avait déjà, à la session dernière, hautement déclaré de n'en rien faire.

La question de l'éducation est une question qui concerne tout le monde, plus particulièrement les femmes, qui sont intéressées à ce que leurs fils et leurs filles, également, reçoivent une éducation morale et intellectuelle, aussi forte que complète.

Je n'ai jamais bien compris pourquoi il y avait sur la formation d'un ministère de l'Instruction publique, un tel haro, et c'est très sincèrement que je pose la question:

—En quoi un ministère de l'Instruction publique peut-il nuire aux intérêts d'un peuple et à son éducation?

Est-ce que ce ministère n'existe pas dans tous les gouvernements du monde entier?

Si je comprends bien les fonctions d'un pareil ministère, elles renferment la direction et la responsabilité de l'Instruction publique. Ce ministère doit rendre compte de tous les actes et règlements du conseil, de la distribution des deniers pour les fins d'éducation; des réformes faites ou à faire, etc. Il ne saurait y avoir de crainte sur sa mauvaise administration puisque, avec un pareil système, le ministère de l'Instruction publique serait soumis à la juridiction des Chambres, et, par conséquent, au jugement de l'opinion publique.

Il semble pour le moins extraordinaire que les représentants du peuple, lequel paie taxes et cotisations d'écoles, que ses représentants, dis-je, n'aient, d'après le régime actuel, pas un mot à dire en matière d'éducation, et que le surintendant irresponsable ne doive compte de ses actes ni au parlement ni au gouvernement.

Ne croit-on pas que la création d'un ministère de l'Instruction publique aurait pour résultat logique de faire prendre par les pères et mères de famille un intérêt plus sérieux à l'école et à l'éducation, et que ce grand problème deviendrait la chose de tout le monde, tandis qu'aujourd'hui ce n'est l'affaire de personne?

En fin de compte, quelles sont donc, au juste, les raisons qui s'opposent à la formation d'un pareil ministère? Je ne les ai jamais comprises, et je ne me rappelle pas les avoir vues jamais très bien expliquées.

Je sais qu'il a été insinué vaguement qu'un ministère de l'Instruction publique pourrait offrir quelque danger à notre foi et à nos croyances religieuses.

Je ne vois pas comment, dans la province exclusivement composée

de catholiques comme l'est la province de Québec, ce danger soit à redouter, quand, pour y obvier, il serait facile de laisser le Conseil de l'Instruction publique aviseur d'un ministère responsable.

En Belgique, le parti catholique est depuis des années au pouvoir, et, il n'a jamais été question d'abolir le ministère de l'Instruction publique.

Et lorsque je songe que M. Marchand, d'honorable et respectée mémoire, avait appuyé l'établissement d'un tel ministère, je me sens complètement rassurée sur l'opportunité de l'envisager au point de vue religieux.

Jusqu'ici, la principale raison qu'on a donnée contre la création d'un ministère de l'Instruction publique est que ce serait permettre à la politique de faire main basse sur l'éducation. Mais ne serait-il pas très facile de mettre, dans le Conseil de l'Instruction publique des hommes d'une science particulière, versés dans les choses de l'éducation, assez compétents pour aviser ou aider, au besoin, le chef du cabinet?

Jusqu'à présent, si je ne me trompe, les représentants qui composent l'élément laïque au Conseil actuel, ont été ou sont encore des hommes politiques qui doivent leur nomination à cette qualité de politicien?

Voilà les réflexions que m'a suggérées l'attitude de MM. Turgeon et Bourassa.

Si quelqu'un voulait m'éclairer sur cette troublante question, je le déclare d'avance, j'en serais enchantée.

Et si l'on me prouvait que j'ai tort de prêter à un ministère de l'Instruction publique une aussi grande utilité, je serais assez loyale pour l'avouer et le reconnaître.

Françoise.

Le propre de la jeunesse est d'accepter les idées avec docilité et de les défendre avec violence.—ETIENNE LAMY.

Elles causent...

—Elle aime son mari tant que ce...

—Oh! envers et contre toutes!...



NOUVELLE

PAUVRE vieux Miclou! il s'est rendu péniblement à la grosse roche où il a coutume de fumer sa pipe en regardant la mer. Ses jarrets ont encore faibli depuis quelques jours et ses yeux voient de moins en moins.

Oui, il voudrait bien s'en aller au grand repos, mais le bon Dieu n'envoie pas la mort! Sa vieille est partie depuis longtemps, si longtemps, qu'il lui semble avoir été toujours seul! Seul dans sa pauvre maison que chaque tempête menace de renverser, seul sur la grève, où la mer, sa grande amie, ne lui chante plus que des choses tristes!

Le soir tombe. Déjà le village blotti entre la forêt et la mer est enveloppé de crépuscule: la petite église le domine, et l'un après l'autre, tous ses vitraux se sont éclairés, le grand clocher seul demeure sombre et plonge dans le ciel pour s'allumer aux étoiles.

Miclou écoute la cloche qui égrène de la joie sur son passage... sa chanson lui est aussi familière que celle de la forêt, aussi intime que l'inquiète rumeur de la mer et les blancs nuages qui voguent au ciel. Tout cela pour lui est natal, il n'a jamais vécu ailleurs, même un jour.

Vécu! mon Dieu, cela peut-il s'appeler vivre?

Et le passé surgit, le plus lointain passé, confus d'abord, ainsi qu'une forme entrevue dans un brouillard, puis il se dessine, se précise, et tout entier processionne devant les yeux du pauvre vieux, et, comme une flamme qui va s'éteindre, bondit soudain éclatante, ainsi la mémoire du vieillard illumine jusqu'aux souvenirs oubliés depuis longtemps.

Son enfance... un éclat de rire, une chanson claire, de la joie de vivre dans la liberté du gamin qu'aucune loi n'asservit: il se revoit pieds nus

sur les galets, escaladant le roc, à peine vêtu, insouciant et heureux.

Plus tard... il se voit encore, s'épanouissant dans la santé, la force, l'espoir, la foi, dans le bonheur, quoi!

Et un jour, à l'église, ayant à ses côtés, la petite fiancée toute rose qu'il trouvait si jolie, qu'il aimait tant, à qui il avait tant juré qu'il la rendrait heureuse!

Hélas, il ne savait pas alors que la vie fait mentir les plus sincères et broie les plus forts!

La misère noire, les gros travaux, les maladies ont vite eu raison de la roseur tendre et des yeux brillants de sa pauvre compagne, et elle s'en est allée un jour, vieillie, jaunie, cassée, presque heureuse de mourir, tant elle était fatiguée de vivre!

Elle est partie lui laissant un fils, un beau gas solide qui avait promis à la mère de bien soigner le vieux! Il est disparu aussi, un jour de gros temps, et Miclou n'a même pas pu fermer ses jolis yeux riçurs qui n'avaient pas encore eu peur de la souffrance! Et depuis... ah! depuis, sans repos et sans trêve, le labeur âpre, la misère, la douleur, la peine dure dont il n'a jamais vu la fin, dans laquelle sa pauvre vie achève de s'user pendant qu'il se demande souvent: "Comment ai-je donc mérité tant de misère!"

Il ne sait pas pourquoi, il faut tant souffrir, le pauvre Miclou, mais il l'accepte tout de même sans révolte, doucement, voulant simplement la volonté du Bon Dieu.

...La cloche carillonne toujours, et continue à appeler les habitants dont les silhouettes se meuvent dans l'ombre en se rendant à l'église de tous côtés. Miclou n'essaie pas de les suivre ce soir: il est si fatigué, il lui semble qu'il ne peut plus bouger, et il sait bien que le bon Dieu est ici, près de lui, comme à l'église, et qu'il comprend bien pourquoi son vieux Miclou ne peut aller si loin pour chanter avec les autres le bel Alleluia de Pâques! Le grand bon Dieu le sait si bien et Il est si bon, qu'Il permet aux anges de chanter avec les cloches, et le pauvre vieux les en-

tend lui dire que Jésus le persécuté, Jésus le crucifié est ressuscité pour entrer dans la gloire, et, qu'Il y attire ceux qui ont souffert en le suivant. Et aux anges, se joignent tous ceux qu'il a aimés, sa femme, son fils, sa mère, tous murmurent que tinte enfin l'heure des espoirs réalisés, de la foi couronnée, de la souffrance consolée.

Et pendant que les derniers sons de la cloche s'affaiblissent et se perdent dans l'espace, Miclou tombe lourdement sur le sol les yeux fixes, la bouche immobile.

Les belles étoiles claires brillent dans le ciel sombre... puis une toute petite se détache, flambe et file dans l'infini.

Danielle Aubry.

Chien Rusé

Une famille s'en alla demeurer à San-Francisco il y a quelques semaines et loua à une vieille dame la maison tout meublée qu'elle quittait. Parmi les objets laissés à la maison se trouvait un gros chien terreneuve, dit le "Chronicle" de Virginia City, en Nevada. Dans le salon de la résidence se trouve un grand fauteuil que la vieille dame prit en amitié et où elle aime à se reposer.

Le chien un jour attendit impatiemment que la dame se levât du fauteuil, et dès qu'elle l'eût quitté il sauta dans la chaise et refusa d'en descendre. La vieille dame craignant de chasser le chien avec violence eut recours au stratagème. Elle ouvrit la fenêtre et cria "chats". Le chien quitta le fauteuil immédiatement et sauta par la fenêtre en quête des chats; tandis que la dame s'assit dans sa chaise favorite.

Le lendemain le chien entra au salon pendant que la maîtresse se berçait dans le fauteuil convoité. Soudain le chien bondit vers la fenêtre et se mit à aboyer furieusement.

La vieille dame courut à la fenêtre s'assurer de la cause de l'excitation du chien, quand la bête sauta à l'instant dans la chaise et refusa d'en descendre.



La femme au XVIIIe Siècle



La société du XVIIIe siècle nous apparaît comme la plus élégante, la plus spirituelle, la plus séduisante qui ait jamais été. Aucune n'a eu un goût plus sûr, plus délicat et plus ingénieux, et si ses mœurs ou ses idées n'ont pas toujours mérité que des louanges, "sa grâce est restée la plus forte". D'autres époques ont cherché le beau ou le grandiose, celle-là n'a cherché que le joli et, dans ses modes comme dans ses œuvres d'art, survit pour nous, exemple souvent consulté, l'âme légère et frivole de ce siècle charmant. Il en est peu où la femme ait eu autant d'influence, qui aient été, comme nous dirions aujourd'hui, aussi résolument "féministes". La vie sociale se renouvelle de fond en comble à la mort de Louis XIV : un sentiment universel de détente se produit. Le grand règne finit dans la tristesse et le désenchantement. A l'ennui profond qui entourait le roi, réfugié en compagnie de Mme de Maintenon et de quelques courtisans dans un coin de cet immense palais autrefois brillant de tant de fêtes et de cortèges, et devenu maintenant morne et silencieux, à cette atmosphère de piété rigide, succède une curiosité intellectuelle plus vive et comme rajeunie. "On ne songe plus à bien penser, mais à penser hardiment." On se soucie de moins en moins des apparences et des attitudes majestueuses ; le naturel reprend ses droits. Il y a du reste un certain relâchement des croyances, et les mœurs deviennent faciles, trop faciles même. L'esprit de libre discussion commence à apparaître et, jusqu'à la fin du siècle, il ira se propageant sans cesse dans les salons où, sous la présidence de femmes éminentes, se donnent rendez-vous les hommes de lettres et les grands seigneurs.

Dès l'enfance, la jeune fille est entourée de cette élégance et de ce raf-

finement qui caractérisent l'époque. Dès son jeune âge, le couvent la reçoit pour la préparer au rôle qu'elle devra plus tard remplir dans le monde. Ce couvent n'est pas, du reste, la maison morose et sévère, à la discipline étroite et stricte que nous pourrions nous figurer. L'aspect en est souriant et aimable pour charmer les yeux et rendre le séjour agréable.

C'est plutôt une demeure aristocratique, confortablement aménagée, où se réunit une société choisie, où, sous la direction de femmes distinguées, les jeunes filles apprennent à "tenir état de femme qui doit vivre dans le monde".

C'est là que l'art de bien saluer, la technique compliquée de la révérence, sont enseignés par ces "maîtres de grâces" que les gravures du temps nous représentent fluets et sautillants, la perruque bien poudrée, la mine gracieuse et souriante. Ce personnage important se multiplie en conseils auprès de ses élèves, car une révérence bien réussie "doit être à la fois naturelle, moëlleuse, gracieuse, modeste et noble". Tant de qualités ne sont pas de celles qui s'acquièrent en un jour. M. Jourdain en savait quelque chose, et nous ne serons pas étonnés, après cela, d'entendre dans une comédie de Régnard un professeur demander trois ans pour former un élève.

Les maîtres d'agrément enseignaient aux petites marquises, la déclamation, la musique et la danse. La harpe, le clavecin ou la guitare remplissaient alors, dans les familles, le rôle bruyant accaparé presque exclusivement de nos jours par le piano. La musette elle-même jouit d'une certaine vogue quand l'amour de la nature transforma pour un temps en bergères les grandes dames de l'époque.

"Que de choses dans un menuet!" s'exclamait le célèbre Marcel, dont la réputation fut grande sous le règne

de Louis XV. Et en effet, n'est-ce point là que la femme peut manifester le plus complètement la grâce de ses gestes et le goût de son arrangement? Il fallait savoir, d'un coup de talon assuré, rejeter de côté la longue traîne de la jupe, soulever légèrement les falbalas, avancer la pointe d'un pied mignon, éviter avant tout "de jamais amuser d'une chute l'impertinence des marquis". La gavotte, le passe-pied, la chaconne, la sarabande réclamaient encore mille soins particuliers et précieux. Mais aussi, quelle joie, quel orgueil quand on montrait tous ces talents acquis, dans les réunions et les bals auxquels l'abbesse conviait les parents et les amis. On avait un avant-goût de l'effet que l'on produirait plus tard, et ces fêtes charmantes, nous apprend un auteur d'alors, étaient recherchées de tous, "surtout des jeunes femmes qui n'allaient pas seules dans le monde et préféraient ces bals aux autres parce qu'elles n'étaient pas forcées d'être toujours assises à côté de leurs belles-mères".

Quand la jeune fille quittait le couvent, elle devait emporter, de son séjour dans un milieu si peu austère, le souvenir le plus doux et le plus cher. Une éducation semblable la préparait à figurer dignement dans les salons ou à la cour: elle en connaissait les manières avant d'y avoir fait ses débuts. Dans ces intérieurs charmants, qui n'ont plus la majesté hautaine et impressionnante d'autrefois, d'où l'on a exclu les meubles encombrants et incommodes surchargés de dorures, où le style rocaille déploie toute la souple variété de son ornementation, elle saura plus tard tenir sa place dans cette élite raffinée qui entoure les célébrités littéraires ou artistiques "et mêler le beau langage aux hautes sciences".

Dans ses atours charmants, poudrée, fardée, la mouche au coin de l'œil ou dans la fossette que creuse le sourire, elle se rendra en chaise à porteurs chez Mme de Lambert ou Mme de Caylus, entendre Adrienne Lecouvreur, la grande tragédienne qui a mis à la mode cette coutume, passée dans nos mœurs aujourd'hui,

de dire des vers dans le monde ; elle ira à la Comédie, où l'on joue les tragédies de Voltaire, les comédies sentimentales de Marivaux.

Les Tuileries sont la promenade à la mode : elle y viendra en carrosse "car les laquais et la canaille sont tenus à l'écart et ne peuvent pénétrer dans le vieux jardin redevenu :

"Le pays du beau monde et des galanteries."

Plus tard, quand le goût de la nature sera devenu la nécessité de toutes les âmes, et quand les princes eux-mêmes auront suivi l'impulsion générale, elle remplira son rôle, parée d'un chapeau de paille, d'une simple robe de percale et d'un fichu de gaze, dans les pastorales mises désormais à la mode.

Tant de charmes et de plaisirs, des apparences si belles et si distinguées, n'allaient pas sans des revers sérieux. Ne parlons pas des mœurs, tout au moins de celles de la haute société. A force de se détendre, elles s'étaient relâchées, et l'exemple, le mauvais exemple, venait de haut. L'abus de l'esprit engendra la sécheresse de sentiment. Il n'est pas de bon ton de trop aimer son mari. "L'Ecole des bourgeois" raille ainsi : "Un mari qu'on aime ! Gardez-vous bien de parler ainsi ; cela vous décrierait, on se moquerait de vous !" Et à la jeune femme qui interroge : "Est-ce qu'il y a du mal à aimer son mari ?" celui-ci de répondre sur-le-champ : "Du moins il y a ridicule." Ne généralisons pas trop, d'ailleurs, et disons-nous qu'il y eut peut-être beaucoup d'affection dans cet étalage d'indifférence.

Il y a un peintre dont l'œuvre nous donne une représentation fidèle des élégances de ce siècle : c'est Watteau. Dans ses tableaux revit pour nous le spectacle charmant, léger, de cette société. Les hommes, pimpants, alertes, s'inclinent, baisent galamment les doigts effilés des dames ; coquettes, vêtues de satin, nonchalantes dans leurs attitudes, les femmes écoutent la sérénade ou les galants couplets. Des musiques jouent dans les bosquets, les grands parcs abritent de la mélancolie de leurs ombra-

ges les fêtes mondaines et champêtres. Quelle délicate poésie dans ces évocations !

Ces modes même, la coupe de ces vêtements, tout ce qui fait l'originalité du temps, la façon de se coiffer, de nouer les rubans, de relever la robe, c'est lui qui a inventé tout cela. L'art du règne de Louis XV est sorti de son cerveau. Comme David donnant le modèle des costumes sous le Directoire, il a été l'inspirateur des toilettes qui firent valoir tant de beautés. Le "pli Watteau" n'est-il pas de nos jours encore bien connu des couturières ?

Watteau, c'est la galanterie, le plaisir idéalisé. Vers le milieu du siècle, quand le roi et la cour semblent emportés par une furie de plaisir et de débauches qui marque le règne de Louis XV d'un stigmate ineffaçable, quand les favorites succèdent aux favorites et que l'avènement de chacune d'elles est le signe d'un abaissement nouveau, c'est dans l'œuvre de Boucher que nous trouvons le reflet de ce monde brillant et pervers. C'est à ce peintre de la volupté que l'on s'adressera pour la décoration des "petits appartements" ; c'est lui qui multipliera dans les salons et les boudoirs, au-dessus des portes, le long des murs, les figures fardées et légères d'un Olympe de fantaisie.

Ce monde spécial de privilégiés n'était pourtant pas toute la société. A côté de ces seigneurs frivoles et impertinents, pour qui bientôt va sonner l'heure fatale de la Révolution, il y a la bourgeoisie laborieuse et honnête qui a gardé dans sa vie et ses mœurs la dignité et le respect de soi-même dont on fait trop fi ailleurs. Là se conservent, avec moins de séductions, mais plus de mérites, ces vertus modestes qui font la force du foyer domestique.

Ce sont ces intérieurs paisibles que nous a représentés Chardin. Celui-ci complète l'autre aspect du siècle. Nous retrouvons la même élégance, mais avec plus de simplicité ; la même grâce spirituelle avec plus de sérieux. Moins de luxe dans les ameublements sans doute, moins de somp-

tuosité dans les toilettes, mais autant d'art. On ne rougit pas de s'aimer, on n'a pas honte de ses vertus bourgeoises, qui ne sont d'ailleurs ni guindées ni grondeuses. Quel portrait exquis nous trace Mme Roland, d'une bonne grand-mère de ce temps : "Bonne maman était une petite femme de bonne grâce et de belle humeur, dont les manières agréables, le langage poli annonçaient encore quelques prétentions à plaire, ou à faire souvenir qu'elle avait plu. Elle avait soixante-cinq ou soixante-six ans, donnait des soins à sa toilette, appropriée d'ailleurs à son âge, car elle se piquait par-dessus tout de bien sentir et observer les convenances. Beaucoup d'embonpoint, une marche assez légère, une contenance fort droite, une petite main dont elle faisait jouer les doigts avec grâce. Elle était aimable pour les jeunes personnes dont la société lui plaisait beaucoup, et de qui elle mettait quelque orgueil à être recherchée."

C'est encore à Mme Roland que nous emprunterons notre dernière citation pour finir. Elle nous donne en quelques mots l'idée amusante des plaisirs auxquels on se livrait après souper, "concerts boîteux où, sur la table qu'on venait de desservir, des étuis de manchon servaient de pupitre au bon chanoine Bareux, en lunettes, faisant ronfler sa basse, tandis que j'égratignais un violon et que mon oncle détonait sur la flûte".

Cette heureuse simplicité, cette souriante bonhomie n'ont-elles pas autant de grâce et de séduction que l'agitation effrénée des fêtes les plus somptueuses ?

Fulano.

Connaissez-vous le salon de modes Mille-Fleurs ? C'est plus que probable. Alors joignez vos louanges à celles de toutes ces belles mondaines et célébrez le goût, l'art que l'on sait donner aux chapeaux de la saison.

L'imagination est la grande réparatrice, la consolation suprême des vicissitudes, des misères, des inégalités de la vie humaine. — Octave Gréard.

Une entrevue avec le Cardinal Merry del Val

J'É n'aurais pas voulu quitter Rome, sans avoir revu le cardinal Merry del Val. C'est, je crois l'ambition de tout bon Canadien qui se rappelle le rôle important que cette Eminence sût jouer, dans notre pays; à la satisfaction, je ne saurais dire: générale, mais à celle, à coup sûr, des gens bien pensants.

Dans cet immense et riche palais qu'est le Vatican, le cardinal secrétaire d'Etat occupe des appartements avec la beauté desquels aucune résidence royale ne saurait rivaliser.

Ses salons officiels de réception occupent l'étage du palais construit par Nicolas V, et qu'on désigne sous le nom de "salles Borgia". Alexandre VI qui les habita lui-même les fit décorer par Pinturicchio. Plus tard, Léon XIII les fit splendidement restaurer et ils servirent alors d'appendice aux musées embellis des œuvres de Raphaël.

Aussi bien, quand sur le désir de Pie X, le cardinal Merry del Val s'y installa, la presse maçonnique fit grand bruit et protesta énergiquement sur ce qu'elle appelait une profanation.

On soutint que les salles Borgia qui, jusqu'alors avaient été ouvertes au public étaient son domaine et qu'elles devaient lui rester, afin qu'il qu'il pût continuer à en admirer, librement les richesses. On somma donc, au nom des droits de l'Unité Italienne, d'avoir à vider les lieux immédiatement.

Le cardinal ne tint aucun compte de ces réclamations.

Le public est admis à visiter les trésors artistiques que renferment le Vatican, grâce à la bonté et à la libéralité des Papes. Mais ceux-ci, étant les maîtres chez eux, ne sont nullement obligés d'ouvrir à la foule les

portes de leurs palais, décorés et ornés pour leur satisfaction personnelle et les besoins, sans doute, de leur administration.

Le cardinal Merry del Val, sans s'éouvoir laisser passer l'orage, et ne se préoccupa que de meubler ces salles merveilleuses de meubles de l'époque, et les criards, fatigués de récriminer vainement, finirent par se taire.

Les salles Borgia du palais de Nicolas V communiquent de plain-pied avec le premier étage du palais de Sixte-Quint qui contient les appartements privés du cardinal-secrétaire d'Etat. Ces appartements ont toute une histoire.

C'est là qu'habita le cardinal Ledochowski prisonnier volontaire du pape Pie IX dans les circonstances que voici :

Le cardinal Ledochowski, archevêque d'un diocèse de Prusse, continuait à Rome, d'administrer les affaires de son diocèse, quand, il eut la mauvaise fortune de déplaire à Bismarck. Le chancelier de fer, trouvant que les mesures du cardinal étaient de nature à nuire à ses projets et à sa politique, avait demandé au gouvernement italien de s'emparer de sa personne et de le renvoyer prisonnier à Berlin. Mais le gouvernement italien ne se souciait pas de s'emparer de force de la personne d'un prince de l'Eglise au profit d'une politique étrangère. D'un autre côté, il se souciait moins encore peut-être, d'indisposer une personnalité aussi puissante et aussi redoutable que l'était Bismarck.

Mais on n'est pas Italien pour rien. Pour ménager les esprits et sauver les situations compromises, la finesse onctueuse italienne n'a pas mérité en vain sa réputation universelle de diplomatie.

Le cardinal Ledochowski fut averti secrètement, et par le roi lui-même, a-t-on dit, qu'il serait arrêté, le lendemain, vers midi.

Le cardinal alla immédiatement consulter Pie IX en déclarant au Saint-Père que volontiers il souffrirait, une seconde fois, la détention dans une cellule de condamné.

—Mon cher cardinal, lui dit en souriant Pie IX, vous avez déjà été le prisonnier de Bismarck pour l'honneur de l'Eglise, c'est assez ; souffrez maintenant d'être le mien.

Et il lui ordonna de rester dorénavant au Vatican en lui assignant l'appartement qu'occupe aujourd'hui le cardinal-secrétaire d'Etat.

Le lendemain, sur le coup de midi, les gendarmes se présentèrent au domicile du cardinal Ledochowski, bien inutilement ainsi qu'on vient de le voir. Le gouvernement italien fit alors ses excuses à l'implacable chancelier de ne pas lui envoyer son ennemi pieds et poings liés, mais le pouvait-il? Le Vatican n'appartient pas au gouvernement d'Italie: il est la propriété personnelle et exclusive du Pape.

Le cardinal dut rester prisonnier dans le palais, jusqu'à ce que la colère de Bismarck fût tombée. Elle dura plusieurs années. Les âmes supérieures ont la haine, comme l'amour, constante.

J'avais déjà été assez heureuse pour rencontrer à plusieurs reprises, le cardinal Merry del Val, alors simple monsignor, durant son séjour au Canada, et, je dus à son souvenir d'avoir, avec lui, une longue et charmante conversation.

—Ce n'est pas la journaliste que je reçois, me dit-il avec un sourire.

J'étais moi-même heureuse de l'oublier en sa compagnie; c'est pour quoi je ne puis presque rien rapporter de notre conversation.

Le cardinal Merry del Val est quelque peu changé, physiquement, depuis son départ du Canada. Quelques cheveux argentés strient ses cheveux noirs, et sa figure autrefois si maigre, a pris un peu de rondeur.

Ses yeux n'ont pas, non plus, cette mélancolie si grande qui rendaient

son regard si infiniment triste et doux.

Je me rappelle nos propos féminins d'alors. Nous aimions à nous figurer qu'il avait eu à lutter, dans sa jeunesse, contre une grande passion de cœur, et que les traces de ces luttes, les brisements qu'elles avaient données, avaient marqué sur son pâle visage et dans l'expression profonde de ses yeux espagnols, le seceau indélébile de la douleur inconsolée.

Combien nous étions loin de la vérité! — hélas! pour la sensibilité et l'imagination féminine!

Je me permis de dire au cardinal-secrétaire d'Etat que l'état de sa santé semblait de beaucoup meilleur à ce qu'il était ici, et que l'expression de sa physionomie en était toute transformée.

—Ah! me dit-il, si j'étais si triste au Canada, c'est que l'on me faisait beaucoup souffrir.

Je compris tout.

Entr'autres maisons d'éducation que Mgr Merry del Val, avait appris à aimer durant son séjour, parmi

nous, je mentionne avec bonheur, l'agréable empreinte qu'a laissée à Son Eminence, le monastère des Ursulines de Québec.

Tout dans cette vénérable maison, l'avait charmé, et, je dois peut-être le souvenir amical qu'il a conservé de moi, à la mention que l'on fit, en me présentant à lui, pour la première fois, il y a déjà plusieurs années, de ma qualité d'ancienne élève du vieux monastère.

J'ai bien des motifs pour conserver de ma dernière entrevue avec le cardinal secrétaire d'Etat une impression vive et durable.

La position exaltée qu'occupe en qualité de secrétaire d'Etat, le cardinal Merry del Val, n'a altéré en rien la simplicité de ses manières, l'affabilité de son accueil. Le vrai mérite ne reste-t-il pas toujours le même? dans la solitude comme dans les foules, dans les obscures situations comme au faite des honneurs?

Je craignais d'abuser des moments si précieux de l'éminent cardinal; à deux reprises, je voulus prendre congé de lui, mais il m'engagea avec tant de grâce à reprendre mon siège, que je n'eus plus scrupule de garder pour moi une des heures qu'il dévoua à ses occupations ardues.

Puis, quand après avoir baisé la main qu'il me tendait avec cordialité, je sortis de son salon, j'ai encore toute vive à ma mémoire, la vision de cette fine silhouette drapée de rouge, debout au seuil de son appartement, me faisant, de loin, un signe d'adieu, et me disant:

—Beaucoup de bonnes choses, de ma part, à mes amis du Canada.

Je fais textuellement son message. Ses amis, je ne les nomme pas. Ils se reconnaîtront tous.

Personnellement, j'emporterai jusqu'à la mort, la sensation reconfortante quelquefois, douce et fière toujours, d'avoir au Vatican, une auguste protection qui s'intéresse à moi....

François.e

La Reine des Eaux purgatives, c'est L'EAU PURGATIVE DE RIGA. En vente partout, 25 cents la bouteille.

“Entre Amis”

Le prédicateur et publiciste que les Canadiens ont appris à aimer, le R. P. Ls. Lalande, S.J., vient de publier un nouveau volume destiné, nous le croyons, à créer, non-seulement une agréable mais une durable et utile impression dans l'âme et ses lecteurs.

Il ne suffit pas au zèle d'apôtre qui anime le Père Lalande de savoir intéresser, il veut plus encore. C'est pourquoi son œuvre, tout en amusant l'esprit par la variété de ses sujets, le charme et l'originalité de son style, fera du bien au cœur où elle jettera la semence de quelques bonnes pensées, le désir de quelque bonne action...

“Entre Amis”, tel est le titre de ce volume. Il consiste en un recueil de causeries intimes, sous forme épistolaire, que le Père Lalande adressait jadis à un de ses anciens élèves qu'une amitié forte avait toujours unis.

La mort vint prématurément enlever ce sympathique correspondant, mais avant de fermer à jamais les yeux, le jeune homme exigea de son ancien professeur la publication des lettres qu'il lui avait adressées. Ces lettres pleines de conseils sages, d'encouragements puissants, de corrections douces et d'exhortations fraternelles, avaient été un guide et un soutien si merveilleux que celui qui les avait reçues a voulu qu'elles fissent à d'autres le bien qu'elles avaient opéré en lui.... Voilà à quoi nous devons cette touchante publication.

Le R. Père Lalande a été l'ami de la première heure du “Journal de Françoise”. Connaissant notre devise et le but que nous nous efforçons sans cesse d'atteindre, il nous a fait l'honneur de nous adresser particulièrement cette lettre sur le féminisme, au cours de laquelle, il rabroue son ami Prévost des railleries trop



“Ne Fermez pas les Yeux”

sur l'importance de choisir une bonne pharmacie pour y faire préparer vos prescriptions et même pour y acheter les mille petits objets qui font partie de la pharmacie.

Souvent quelques sous de plus sont une garantie qui vous vaut des dollars en bons résultats.

Vous êtes assurées de toujours avoir la meilleure valeur et le meilleur service possible quand vous venez à l'une de nos trois pharmacies.

Nous achetons aux meilleurs prix et nous vendons à des prix modérés.

HENRI LANCTOT
3 PHARMACIES

295 rue Ste-Catherine Est, angle St-Denis
820 rue Saint-Laurent, angle Prince-Arthur
447 rue Saint-Laurent, près DeMontigny

faciles que celui-ci fait sur ce thème éternellement discuté.

Nous ne savons au juste, ce que "l'ami Prévost" avait écrit. Nous pouvons, cependant, par la réponse du Père Lalande, conclure que la femme qui cherche à s'instruire n'avait pas l'heur de lui plaire. Et pourtant!

Nous lisions l'autre jour, dans la "Vie de sainte Monique" par Mgr Bougaud, que cette femme, vraiment femme qui fut une épouse incomparable et une mère comme nous en voyons peu, "avait, dit Augustin, touché un des sommets de la philosophie et s'était rencontrée avec Ciceron."

"Un jour, écrit Mgr Bougaud, Monique entra dans la chambre de son fils au moment où l'on traitait de profondes questions. Elle demande le sujet de la conversation. Augustin prie le secrétaire de relater l'incident. — Comment! dit Monique, mais jamais vous n'avez vu des femmes introduites en ces sortes de discussions. — Je méprise le jugement des orgueilleux et des sots, reprend Augustin; soyez sûre, ma mère, que plusieurs seront enchantés d'apprendre que vous faites de la philosophie avec moi."

Monique encore prenait une part active aux immortelles conférences de son fils... Nous ne connaissons pas au Canada de féministe aussi avancée, et il est fort probable que cette science donnerait encore lieu à des "fantaisies anti-féministes", la race des "orgueilleux et des sots", — ainsi que saint Augustin appelait les destructeurs de la femme qui s'instruit, — continuant de croître à travers les âges.

Mais nous perdons un temps précieux à raisonner sur un sujet que le Père Lalande traite magistralement, et où il donne pleinement raison à la femme qui veut s'approcher du banquet de la science. N'est-ce pas d'ailleurs l'enseignement de l'Eglise? et Clément d'Alexandrie, un des premiers Pères, ne déclare-t-il pas, après avoir cité les filles de Diodore qui excellaient dans la dialectique, les femmes qui suivaient les cours de Pla-

ton, et les leçons d'Aspasie à Socrate, que "l'étude est un devoir pour les femmes comme pour les hommes"?

C'est donc avec joie que nous reproduisons la lettre du R. P. Louis Lalande:

Montréal, samedi pendant l'orage et après trois heures de Shakespeare.

QU'EST-CE que tu me contes là, cher ami? Une plantation du féminisme dans le comté de Soulanges! Et tu crois que cela va fleurir? As-tu jamais vu des roses s'épanouir dans le sable d'une plage?

Ta lettre est gaie, rafraîchissante par ce soleil de feu, pétillante de verve et d'humour. On dirait que tu préludes à tes succès de journaliste.

Je vais me permettre toutefois une restriction. Plaisanter sur ce ton, leste pour le moins, des femmes, est un mérite trop facile pour te tenter, et souvent trop injuste pour ne pas froisser ton cœur honnête. Il est telles épigrammes sur les belles-mères qu'on laisse désormais aux amateurs de vieilles choses et de formules d'esprit apprises par cœur. Il est des délicatesses et des candeurs dont on ne doute point, serait-ce par le seul respect pour le souvenir de ses sœurs. On n'enveloppe pas dans une défiance générale, ou dans une infériorité d'esprit humiliante, toutes les femmes, quand on songe que dans ce nombre se trouve sa mère. — Et pour un fils, tu sais, sa mère, c'est l'être pur qui, un jour, lui a donné la vie au dépens de la sienne; c'est l'être intelligent qui a moulé son âme et y a gravé à force d'industries patientes et ingénieuses les grandes vérités dont s'éclaire toute l'existence; c'est l'être sublime fait de bonté et d'énergie, de tendresse, de courage et d'amour, qui lui a tout prodigué: sa substance pour le nourrir, ses fatigues, ses veilles inquiètes, ses leçons entremêlées de baisers qui les rendaient inoubliables, ses pardons mouillés de larmes qui faisaient tant regretter, le soir, les fautes du jour; ses sourires caressants, même au milieu des angoisses, pour chasser loin

de lui toute tristesse et lui faire croire à un bonheur dont elle était privée; son cœur enfin où il venait s'appuyer dans ses heures de chagrins d'enfant et trouver l'affection la plus sincère et la plus débordante, le refuge le plus sûr que Dieu nous ait donné, après son cœur.

Non, un fils ne fait pas certaines plaisanteries contre les femmes, quand il songe à ses sœurs et se souvient de sa mère.

Il pardonne joyeusement aux femmes de prononcer moins de discours et d'écrire moins de livres que nous, en les voyant donner à la société ce grand nombre de chefs-d'œuvre vivants, qui sont des enfants bien élevés.

Tes citations ne sont pas heureuses. Personne n'a dit ni plus de bien, ni plus de mal des femmes, ne s'est plus contredit en parlant d'elles, que Michelet. Lorsqu'il généralise les angoisses morbides de certaines âmes féminines, et conclut sans restriction: "La femme est un être malade", il cède à la tentation — presque une maladie chez lui — de dire un mot qui devienne axiôme. Que Drumont, dans un moment de mauvaise humeur, ait trouvé le mot très juste, et prétende que l'intelligence chez la femme ne fonctionne pas de la même façon que chez l'homme, attendu que "l'homme est un être de raison, la femme un être d'impression", cela démontre tout au plus comment certains écrivains peuvent se livrer à des fantaisies anti-féministes, et offrir dans leur personne un exemple vivant des défauts dont ils accusent les femmes.

On crie beaucoup contre l'envahissement des bureaux, des charges publiques et des professions libérales par les femmes. A mon sens, c'est moins cet envahissement qu'il faut déplorer, que l'état social qu'il révèle. Elles y sont poussées par le "struggle for life", toujours plus ardent. L'égoïsme des hommes et leur frayeur exagérée du mariage, les nécessités réelles ou factices de la vie, le besoin de pourvoir à leur table et à leur garde-robe, ont bien souvent tiré du foyer des jeunes femmes qui de-

mandaient d'y vivre tranquilles et d'y faire, comme les anges gardiens, beaucoup de bien sans être vues.

Si l'on savait la biographie intime des 127 femmes ingénieurs, des 27,700 teneuses de livres, des 64,000 clavigraphistes et des 888 femmes journalistes des États-Unis, on constaterait que beaucoup d'entre elles ont dû vaincre des répugnances instinctives, pour accepter ces situations et en faire le gagne-pain de leurs vieux parents ou de leurs petits enfants.

Ce n'est pas leur faute, c'est le malheur des temps.

Comment dès lors pourrait-on les blâmer de se préparer à ces situations nouvelles et de se rendre, par l'instruction, aptes à les remplir?

—Tu penses qu'il faut craindre pour elles la science?

—Pourquoi?

—A cause de leur légèreté naturelle, dis-tu.

La réponse est fautive, ou pour le moins exagérée. Et si elle était vraie, ça ne justifierait rien. Quand un cerveau est léger, ce n'est pas en le gardant vide qu'on le rend plus grave. La science étant un perfectionnement, elle est voulue par Dieu, et pour tous. Je sais bien qu'elle peut enorgueillir, mais c'est là un abus, et l'abus n'est pas inouï chez les hommes eux-mêmes. Ce n'est pas pour la femme en particulier que saint Paul dit: "scientia inflat".

—La femme instruite n'a plus d'affection, elle vit trop par l'esprit et pas assez par le cœur?

C'est possible, et si c'était poussé à l'excès, ce serait aussi monstrueux que l'état d'un homme vivant trop par le cœur et pas assez par l'esprit. Mais en supposant la femme instruite capable d'oublier un peu d'amour dans l'amour-propre de sa science, quel si grand mal y aurait-il? Pour n'en avoir pas assez oublié, souvent il lui est advenu tant d'avaries! Et tant d'hommes avec elles en ont souffert!

En tout cas, tu as raison de dire que la lutte est commencée — se continue plutôt — entre les féministes et leurs adversaires. Tu verras que ses phases les plus acerbes naîtront de

malentendus, d'équivoques, d'exagérations fâcheuses de part et d'autre et de gros mots. Certaines femmes revendiqueront à grand bruit des allures et des libertés compromettantes, et crieront aux droits lésés et à l'esclavage antique, parce qu'on leur aura conseillé de ne pas coudoyer les hommes, dans la promiscuité des affaires publiques, dans l'ornière élaboussante de la politique, et de ne pas tourner à la Louise Michel. Certains hommes s'indigneront, comme d'un bouleversement radical des sexes, d'entendre la femme parler d'autre chose que de chiffons, casseroles et pot-au-feu, de la voir écrire un article de revue, d'ailleurs inoffensif, et de ne pouvoir la confiner dans son boudoir, comme au temps des païens on confinait dans leur gynécée les matrones romaines. On se battra autour de la question, on s'arrachera les cheveux, — peut-être dans tous les sens.

Pour remettre les choses au point, on verra intervenir celui qui a déjà réhabilité la femme: le catholicisme; pas de protestantisme, qui en fait la servante de son maître; pas la libre-pensée, qui la jette dans les hasards du divorce et arrache de son front les honneurs de la maternité, pour la couronner des jouissances de l'amour libre.

Seulement, quand le catholicisme résoudra la question, on aura vu dans les deux camps bien des excès: d'un côté, des célibataires hargneux et des maris autocrates, comprimant les libertés intellectuelles et féminines les plus innocentes; de l'autre, des Jacobins en jupe, des pastoresses et des Catos, donnant dans tous les ridicules et toutes les métamorphoses.

Et ce sera triste à voir, tous les éclopés d'une bagarre où l'on avait droit de compter sur plus d'égards mutuels.

C'est à de pareils combattants qu'il faudrait rappeler l'observation psychologique fort suggestive de Pascal. Elle pourra peut-être te servir dans tes polémiques de journaliste. Prends-là.

“Quand on veut reprendre avec utilité et montrer à quelqu'un qu'il se trompe, il faut observer par quel côté il envisage la chose, car elle est vraie ordinairement de ce côté-là, et lui avouer cette vérité; mais lui découvrir le côté par où elle est fautive. Il se contente de cela, car il voit qu'il ne se trompait pas, et qu'il manquait seulement à voir tous les côtés. Or, on ne se fâche pas de ne point tout voir, mais on ne veut pas s'être trompé; et peut-être que cela vient de ce que naturellement l'homme ne peut tout voir, et de ce que naturellement il ne se peut tromper dans le côté qu'il envisage, comme les appréhensions des sens sont toujours vraies.”

Que de chicanes, mon cher, on éviterait, si on procédait de cette façon!

Que gagnerions-nous, par exemple, l'un et l'autre, toi de te fâcher en écoutant, et moi de te dire: ta comparaison entre la presse anglaise et la presse française est absolument fautive, tu te trompes, c'est absurde, tu dis des bêtises? J'y gagnerais de passer pour un imbécile, et toi de t'ancrer plus au fond de ton erreur. Mais, quoi que je pense, je ne te dirai rien de tel. D'abord, parce que ça me fait plaisir de te voir étudier cette question, devenue pleine d'actualité pour toi; et ensuite, parce qu'en effet le journalisme anglais, par le côté que tu l'envisages, est bien supérieur au journalisme français.

Le journal sert d'habitude à un double rôle: il est l'organe de l'opinion, ou l'instrument de la publicité. Il apporte des idées, ou il fournit des informations; il est le porte-voix des rédacteurs et prêche leurs théories, ou il est l'écho des affaires des bruits du monde; il fait de la propagande, ou il fait de la réclame.

Comme réclame et comme publicité, tu as raison: le journal anglais l'emporte sur l'autre. Mais conclure de là à une supériorité absolue, indique que tu n'as pas considéré l'autre côté de la question.

S'il est vrai, comme on l'a dit, que moins un peuple a d'idées, et plus il aime la réclame; et si, par ailleurs,

Prospectus des Ecoles Ménagères Provinciales

I.—COURS NORMAL.—L'Ecole Ménagère a ouvert ses portes aux élèves du cours normal, vendredi, le 20 septembre. Ce cours est spécialement donné pour la formation des personnes qui se destinent à l'enseignement ménager.

Les conditions requises pour l'admission des candidates sont :

1. Diplôme modèle du bureau de l'Instruction publique.

2. Certificat médical.

3. Certificat de moralité donné par le curé des paroisses respectives des candidates.

4. Les candidates peuvent être internes à l'Ecole ou externes à leur choix. Les élèves internes devront apporter leur lit, ameublement de chambre, si possible ; outre leur trousseau personnel, ce qu'il faut pour la literie : 4 draps, 4 taies d'oreillers, couvertures de laine, couvre-pieds ; 6 serviettes de table, 6 serviettes de toilette, 3 grands tabliers recouvrant entièrement la robe, une boîte à ouvrage complète.

5. Les élèves seront soumis au règlement de la maison, et susceptibles de renvoi pour irrégularité notable de conduite.

6. La pension et les cours sont de \$15.00 (quinze dollars) par mois payables d'avance pour les élèves internes, et \$18 pour celles qui n'apporteront ni leur ameublement de chambre ni leur literie.

Le blanchissage est à la charge des élèves.

Pour les élèves externes \$5, payables d'avance.

Les matières enseignées pour le Cours normal sont des notions sur les sciences suivantes : Anatomie, physiologie, médecine usuelle, hygiène, pansements, massage, physique, chimie, comptabilité ménagère ; cours complet de cuisine, raccommodage, divers travaux à l'aiguille, coupe et confection, blanchissage et repassage, économie domestique, culture ménagère. Le cours complet durera jusqu'à la fin de juin 1908 et aura lieu tous les jours (les dimanches exceptés) de 9 heures du matin à 5 heures de l'après-midi.

Les normaliennes subiront un examen après lequel leur sera octroyé un brevet de capacité du bureau de l'Instruction publique.

II. COURS DIVERS.—Les cours de cuisine bourgeoise ont été ouverts mardi, le 1er octobre et tous les mardis suivants il y aura cours de 9 heures du matin à midi. Prix d'entrée : 50 centins la leçon. Les personnes désireuses de suivre les autres cours donnés à l'Ecole sont admises à raison de 25 centins à 10 centins suivant le cours.

Le jeudi soir, il y aura cours populaire de cuisine de 7 heures à 9 heures. Prix d'entrée : 10 centins.

Le samedi, de 10 heures à midi, cours de cuisine pour fillettes. Prix d'entrée, 25 centins.

La Revue Hebdomadaire

publiera "La Révolution Française," d'après des correspondances privées par M. Henri Welsinger, de l'Institut ; "L'honneur et l'intérêt" par M. Paul Adam ; "Journal de Laffon-Ladébat," durant sa déportation au 18 fructidor, publié par M. Frédéric Masson, de l'Académie française ; "Les Trusts aux Etats Unis," origine, organisation, résultats, par M. Max Turmann ; "La Roumanie," par M. Marcel Murvache.

L'IDÉAL

L'air est encore imprégné de vos exquises senteurs, automnales floraisons du parterre Idéal ! De partout, comme des lacs, les miroirs se reflètent vos lumières, où vont se nouer en eux, comme dans un arc-en-ciel — les diverses couleurs ! Sur vos piliers blancs serpente le feuillage, quand blés et raisins nous font croire à l'éternité éternel !

Tout a son nom, tout a son charme, tout a son cachet de grâce. C'est bien la terre d'Eve... terre où sa coquetterie aura beau jeu.

Je t'aime bien ô mon joli chapeau bleu marine, avec tes ailes élégantes, nuancées de vert et de bleu.

Et le superbe modèle Parisien, faon et vieux rose, avec feuillage et rubans de velours ; le grand chapeau vert à plumes d'autruche, genre Directoire ; le petit chapeau brun tout orné de soie nuancée, comme cet autre rouge si seyant, avec ses ailes gracieuses et son bandeau.

Et encore en grand nombre, chapeaux noirs et blancs tout aussi jolis, dont quelques-uns ont la nouvelle garniture or.

Puis, souriantes toujours, passent et repassent, allant de fleur en fleur, de chapeau en chapeau, celles qui sont de ce parterre les charmants papillons !

L'IDEAL, Salon de Modes et de Confections, par Mmes Collet & Bouvier, 464, rue Saint-Denis, (près Sherbrooke,) Montréal.

Les Agents Canadiens de billets à Winnipeg

La Conventlon annuelle de l'Association Canadienne des Agents de billets aura lieu, cette année à Winnipeg, du 10 au 14 octobre. Les membres de l'Association d'Ontario feront le voyage de l'Ouest par le chemin de fer du Grand-Tronc à la Baie du Nord et de là par celui du Pacifique-Canadien à destination. Beaucoup reviendront via Chicago par le Grand-Tronc.

Ainsi la double voie Internationale fait jouir du changement de scène qu'offre la route, tout en donnant aux membres l'occasion de visiter Chicago et les autres parties de l'Ouest. La réunion promet d'être très nombreuse et dans cette saison si prospère dans l'Ouest le voyage sera d'un intérêt extraordinaire pour les membres de cette association.

la presse est la plus fidèle expression du caractère d'un peuple, cette supériorité du journal anglais n'est pas pour nous faire sécher d'envie. Le journal français, est plus doctrinaire, mais il est plus logique aussi. Tu n'y trouveras pas, dans deux colonnes voisines, des correspondants qui donnent le démenti à l'opinion des rédacteurs, ou des comptes-rendus faisant l'éloge de l'adversaire qu'on éreinte dans l'article de fonds. Cherche donc, par exemple, la louange des Juifs dans un compte-rendu de la "Libre-Parole" ; cherche donc dans "l'Univers" une correspondance contre l'autorité pontificale. Tu pourras trouver tout cela, et bien d'autres choses contradictoires, dans une même page du "Times" de Londres.

Le Français, vois-tu, pense ; l'Anglais s'informe ; celui-là veut des idées, celui-ci des faits ; l'un a besoin du calme de son bureau de travail, l'autre cherche le bruit du grand public. Le premier aboutit souvent à l'utopie, le second à la marchandise.

Je pourrais sans effort allonger cette note puisée je ne sais plus dans quel souvenir, et je multiplierais les contrastes, si j'allais jusqu'au journalisme américain. De celui-là, tu en connaîtras vite assez long, quand tu seras dans la galère.

Ecris comme tu penses, toi qui penses bien, et ne contribue pas à faire de la presse canadienne une vulgaire reproduction, en français hybride, de la presse des Etats-Unis.

Le procédé-Pascal dont je viens de me servir ne t'a pas froissé, j'espère, et il nous donne raison à tous deux.

Jouis bien de ton repos ; affermis tes desseins et surtout ta volonté de les poursuivre jusqu'au bout. Les inconsistances naissent des coups de tête, ou de la lâcheté. Retrempe-toi dans la tempérance, dans l'eau claire et le grand air ; reviens en septembre et alors... courage et en avant !

Louis Lalonde, S. J.

Note de la rédaction.—"Entre Amis," par le R. P. Ls. Lalonde, S. J., beau volume de plusieurs centaines de pages, à 65 sous. En vente à la librairie Beauchemin.

Recettes Faciles

MACARONI MARGE: un "paquet" de une 1-2 livre pour 6 personnes.

Faites cuire comme ci-dessus votre "Macaroni Marge" dans du bouillon ou de l'eau salée; ajoutez poivre, au besoin une gousse d'ail écrasée et disposez dans un plat à gratin. Couvrez la surface d'une couche de fromage râpé et de beurre frais. Faites gratiner au four pendant dix minutes et servez.

Pour le Gratin au Maigre on remplace entre autres le fromage par de la crème et l'ail par de la noix muscade.

NEIGETTE.—Un biscuit de famille de la maison Pernot très apprécié en été non pas seulement à cause de son nom frileux et à cause de son goût délicieux et frais. Il est et restera de longtemps la création la plus familiale parce que sa vogue est justifiée par sa valeur réelle et son prix très économique.

LANGUE DE BOEUF AU GRATIN. — Après avoir fait cuire votre langue de bœuf soit au bouillon, soit à la braise, soit à la broche, coupez-la en tranches très minces.

Mettez ensuite au fond du plat dans lequel vous voulez assaisonner votre langue, câpres, persil, ciboule, cerfeuil, échalotes, le tout bien haché, avec un filet de vinaigre, sel, poivre et de la chapelure de pain. Le fond du plat ainsi préparé, arrangez dessus vos tranches de langue; faites-en, si vous voulez, plusieurs couches que vous assaisonnez de la même manière. Assaisonnez le dessus comme vous avez fait dessous et mettez enfin de la chapelure. Placez

alors votre plat sur un feu doux, et mouillez d'un peu de bouillon, si vous craignez que le gratin ne grüle au fond du plat.

Conseils Utiles

NETTOYAGE DES DENTELLES NOIRES. — Frotter très légèrement les dentelles dans un mélange composé de très peu d'eau et d'alcool rectifié; rincer à l'alcool pur, mettre sécher les dentelles bien étendues sur un linge blanc. Il est généralement inutile de les repasser après ce lavage; si cependant les dentelles paraissent trop molles, on peut les repasser entre deux linges fins; ce système de nettoyage peut s'appliquer à tous les rubans noirs.

COULEURS A EVITER DANS LES JOUJOUX. — Le rouge, obtenu presque invariablement avec le sulfure de mercure; le vert, produit par l'arsenic; le jaune, où entre l'antimoine et le plomb, et le blanc pâteux, qui contient toujours de la cécuse. Tous les ans, de pauvres bébés s'empoisonnent en suçant des jouets

FROID AUX PIEDS. — Beaucoup de personnes sont sujettes au froid aux pieds, et souvent, à leur plus grand désespoir, elles ne réussissent guère à s'en préserver. Voici un moyen très simple et surtout très peu coûteux que je leur conseille d'essayer.

Vous sentez-vous le pied glacé? — Soulevez-le de terre et appliquez-vous, du revers ou du plat de la main, quelques légers coups au-dessus du genou. Vous ferez ainsi descendre le sang vers les extrémités inférieures, et le froid aux pieds disparaîtra comme par enchantement.

Petit chapeau est devenu grand. Le grand succès du jour est l'exposition des chapeaux d'automne à Mille-Fleurs, salon de modes de la rue Sainte-Catherine. Hâtez-vous d'aller admirer ses beautés.

— Moi, je ne demande jamais plus de dix mille francs pour une opération chirurgicale.

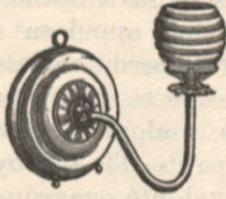
— Et vous fournissez gratis le cer-cueil ?

Rien de plus éclatant, de plus fascinant, de plus multicolore que les salons de modes de Mme Pageau, maintenant que la grande exposition de chapeaux d'automne bat son plain, couleurs vives, nuances imprévues, pittoresquement mariées, fleurs, plumes, oiseaux fantastiques nous offrent mille séductions.

Le grand succès est aux grands chapeaux, forme cloche ou autre, agrémentées d'ailes fantaisie, de duvets aux nuances dégradées, de plumes de coq d'un vert jaunâtre, enfin la gamme de toutes les couleurs, et parfois, il faut bien le dire de toutes les excentricités. Mais quand le goût préside à l'ornementation, le chapeau est toujours beau et sont toujours seyants. Voilà pourquoi les chapeaux de Madame Pageau sont si recherchés. Et nous engageons fortement nos gentilles lectrices à aller visiter cet établissement; elles ont tout à y gagner par cette visite.

Mme PAGEAU,

769 rue Sainte-Catherine Est, entre les rues Panet et Plessis.



La Veilleuse en Nickel

Montreal BEAUTY

Toute une nuit d'éclairage pour un quart de cent, sans odeur ni fumée.

Prix : 90c.; par la Poste, 10c. de plus.

L.-J.-A. SURVEYER,
52 BOULEVARD ST-LAURENT, - MONTREAL

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

6 pharmacies : 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

JEAN DESHAYES, Graphologue
1873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga

MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins thermomètres, etc.

Pharmacie LAURENCE,

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal.

Pages de la Jeunesse

CAUSERIE

(Pour les pages de Tante Ninette)

Deux fois Reine

ANNE de Bretagne appartient à cette catégorie de femmes illustres, qui exercèrent une influence profonde sur les destinées de leur pays. Telles furent Catherine de Russie, Elisabeth d'Angleterre et Marie-Thérèse d'Autriche. A vrai dire, la reine Anne eut une expérience unique en devenant consécutivement la femme aimante et aimée de deux rois de France! Elle fut la fille aînée du duc de Bretagne et de sa seconde épouse Marguerite de Foix, en 1476. Dès l'âge de 13 ans, elle se trouva duchesse régnante, seule et sans appui en ce monde, car elle avait perdu successivement son père, sa mère et sa sœur Isabeau. Toutefois, malgré sa grande jeunesse, cette petite fille déploya une énergie et une volonté remarquables, contre lesquelles ses conseillers, et le roi de France, même, (l'ennemi héréditaire de la Bretagne,) se heurtèrent en vain.

Il va sans dire que les offres de mariage se multiplièrent, car la duchesse de Bretagne était un des plus beaux partis d'Europe! Mais Anne avait à cœur surtout, l'indépendance de son cher pays; elle refusa donc net, la main et la couronne de Charles VIII pour donner sa foi au futur empereur d'Autriche. Le prince Max, surnommé le "dernier des chevaliers", venait de perdre sa jeune épouse Marie de Bourgogne, et leur fillelette Marguerite, plus tard Régente des Pays-Bas, était déjà fiancée au roi Charles. Celui-ci toutefois avait d'autres projets en vue: il ne lui sou-

riaient nullement que le duché de Bretagne allât enrichir la couronne des Habsbourg, aussi se mit-il à la tête de ses troupes, pour aller subjuguier la jeune rebelle. Anne ne fut cependant nullement intimidée à l'approche de cette puissante armée, mais... ce que la force des armes n'avait pu accomplir, la présence du roi de France sut le faire, et, une seule entrevue avec le galant souverain suffit pour dissiper tous les scrupules de la vaillante petite Bretonne. Elle rompit ses fiançailles avec l'archiduc Maximilien, et devint reine de France à quatorze ans. Les guerres d'Italie occupèrent presque tout le règne de Charles VIII, sa femme l'accompagnant dans ses expéditions lointaines, mais la cruelle enfance que lui avait fait subir son père dénaturé Louis XI avait ébranlé ses forces morales et physiques, et il mourut très jeune encore en 1498.

Année demeura longtemps plongée dans le plus profond désespoir, car, veuve à 22 ans, elle pleurait aussi la mort de ses quatre jeunes enfants. Toutefois le successeur de Charles VIII sut si bien la consoler qu'au bout d'un an de veuvage, elle rede- vint reine de France, en épousant Louis XII. Celui-ci, dut, pour l'épouser divorcer de Jeanne de France, la fille boîteuse de Louis XI, qui se retira dans un couvent, où elle mena la vie d'une sainte.

Le nouveau roi, surnommé le "père du peuple, fut un des meilleurs souverains que la France ait eus. Il fut aussi un époux tendre et dévoué pour celle qu'il appelait "ma Bretonne". La cour de la reine Anne était exemplaire et vertueuse, et toutes ses demoiselles d'honneur étaient traitées comme ses propres filles. Mais bien que "deux fois reine de France", Anne de Bretagne mourut en 1513 à l'âge de 39 ans pleurée et regrettée également des Français et des Bretons. Elle laissa deux filles, dont l'une

Claude, devint reine de France, et l'autre Renée, duchesse de Ferrare. Louis XII épousa en troisième nocces Marie d'Angleterre, mais il survécut que peu de temps à ce mariage.

Christine de Linden.

Jeux d'Esprit

Donnez l'explication des proverbes suivants :

Cachez la queue d'un âne, il montre toujours ses oreilles.

Garder une poire pour la soif.

Grand diseur, petit faiseur.

Hâtez-vous lentement.

CALAMBOURS AMUSANTS

Que fait la nature lorsqu'elle produit un nez d'une grande dimension?

Qu'est-ce que l'on voit une fois dans une minute, deux fois dans un moment, et que l'on ne pourrait cependant voir dans cent ans?

Quelle est la mère du fils Ique? (physique).

Réponses à Jeux d'Esprit

CHARADES AMUSANTES

Qui est-ce qui se laisse brûler pour garder un secret?

R.—La cire à cacheter.

Quel est le manteau le plus chaud pour l'hiver?

R.—C'est le manteau de la cheminée.

Qui est-ce qui ressemble le plus à la moitié de la lune?

R.—C'est l'autre moitié.

Ont répondu: — Eugène D., Suzanne Bélanger, Héloïse Morin, Catherine, O. Josephte Saint-Pierre, Mauvaise Tête, Laure D., Adrienne L., Montréal; Petite Duchesse, Louise V., Fleur d'Automne, Corinette II, Québec.

Pages de la Jeunesse

Locutions Familiales

Que signifie l'expression: "Tirer les vers du nez", et quelle est son origine?

Rép.—"Tirer les vers du nez" veut dire: obtenir adroitement de quelqu'un la vérité. L'origine de cette locution est bizarre:

Dans le vieux français, "vers" était une des formes de l'adjectif "vrai". L's qui terminait cet adjectif, au singulier, l'aura fait prendre pour le pluriel du substantif "ver". Le sens est donc: tirer le vrai, la vérité, du nez à quelqu'un.

Ce qui est moins facile à expliquer, c'est la présence du nez dans cette locution. En latin on disait: moucher quelqu'un de son argent, c'est-à-dire de le lui soutirer "adroitement". La locution française reproduit avec un changement dans la forme, l'image bizarre et expressive de la locution latine.

Ont donné une bonne réponse: Alphonsine D., Eugénie X., Suzanne Bélanger, R. V., Adrienne L., Héloïse Morin, Paul P., Juliette G., Paul, Emile Préfontaine, Louise V., Fleur d'Automne, Joël Saint-Onge, Cori, nette II, Québec.

Petite Poste de Famille

NARCISSE R.—Je reprends pour l'année mes réponses aux correspondants. Tu comprends qu'il m'était impossible de répondre à qui que ce fut pendant les vacances. Tu pars pour le Yukon, me dis-tu? bon voyage! Je compte que tu sauras faire un compte-rendu intéressant de ton voyage à ton retour pour le bénéfice de tous les cousins et cousines de ma page.

ADELINÉ B.—Louis XIV n'a été grand que par le siècle dans lequel il a vécu, siècle qui a fourni tant de noms célèbres à la France dans les sciences, les arts et l'industrie. Il a

su protéger et faire éclore ces talents dont l'épanouissement a jeté une auréole lumineuse sur tout son règne. En étudiant bien sa vie, je ne vois pas que Louis XIV ait été plus extraordinaire que tous les autres rois, les circonstances l'ont favorisé et il a su les faire valoir, voilà tout. Selon moi, Napoléon Ier était supérieur au roi "Soleil". Ce dernier n'a eu qu'à s'asseoir sur un trône tout préparé et établi depuis des siècles, et jouer sans trop de mal d'un repas bien apprêté, tandis que Bonaparte s'est fait lui-même sa cuisine, si je puis m'exprimer ainsi, il a passé par d'innombrables difficultés, et s'est gagné un royaume par la seule force de son génie. C'est un homme comme celui-là que je qualifierai de Grand.

(Le manque d'espace me force de remettre les autres réponses au prochain numéro.)

Tante Ninette.

Erreurs à corriger

Dans le dernier numéro du "Journal de Françoise", on me fait dire: "dans ces pages qui vous sont "excessivement" consacrées", lisez "exclusivement".

Ensuite "un petit travail de composition "au bas" des réponses aux jeux d'esprit", lisez "en sus" des réponses aux jeux d'esprit.

Oh! les typographes, les typographes!!

Tante N.

Jeux de Société

PENITENCE POUR LE RACHAT DES GAGES

La pêche. — Placez le pénitent sur un fauteuil ou sur une chaise, les bras tombants, la tête renversée en arrière sur le dossier. Attachez un bonbon ou un morceau de gâteau à un fil, le fil à un bâton quelconque, de façon à constituer une ligne avec

son appât. Vous approchez celui-ci de la figure du pénitent, qui doit le prendre avec sa bouche, et qui doit rester dans sa triste position de poisson jusqu'à ce qu'il ait réussi à gober l'appât.

Mots pour rire

Très scrupuleux, le docteur B...

Avant-hier, il va trouver son maître, un vieux médecin.

—Mon cher maître, je suis désolé...

—Qu'est-ce qu'il y a donc?

—Mon premier malade... mort dans mes bras... et un peu de ma faute!

—Ah! fait sévèrement le vieux professeur, vous n'allez pas venir me voir chaque fois?

Pensées d'un amateur:

C'est après une nuit blanche qu'on a le plus souvent des idées noires.

Les gens du Midi ne perdent jamais le Nord.

Les mauvaises habitudes, ce n'est pas nous qui les prenons; c'est elles qui nous prennent!

Gifles: Donation entre vifs.

Rougir de soi-même est un moyen de justifier le dédain des autres.

Dialogue sur le Boulevard.

—X... est un vrai puits de science; quand il se trouve avec des gens d'esprit, il se tait toujours.

—Parbleu! il n'y a que les "sots" qui puissent tirer quelque chose d'un puits.

Deux voyous lisent une affiche disant:

"Caniche noir perdu, 100 francs de récompense."

L'un alors parlant à l'autre:

—Tu devrais y porter celui que nous avons volé hier.

—Mais il est blanc.

—Tu diras que c'est le chagrin!...

FEUILLETON

- AU BUT -

Par MARIE THIÉRY.

(Suite)

—Oui, j'espère que ma présence leur sera bonne... quoique je ne puisse rien, hélas! sinon pleurer avec eux... Donnez-moi des nouvelles des vôtres, mademoiselle.

—Ma tante est bien. Marcelle est souffrante, fatiguée plutôt.

Il devine ce que personne n'a pu lui apprendre, ce qui rend pour lui Marcelle Nessler plus lointaine encore, plus étrangère — et son visage se crispe.

—Ah! soupire Camille, il n'y a pas que la mort de ceux qu'on aime qui soit un malheur et un brisement...

Mais quelle folie! Va-t-elle dire à Jacques que l'homme qu'on lui a préféré fait leur malheur à tous? Pourquoi ce désir imprudent de se confier à l'ami retrouvé? Jacques avait de l'affection pour elle autrefois, une affection si douce qu'elle a pu s'y méprendre et croire à de l'amour. Oh! qu'il serait bon de pleurer devant lui, d'en être plainte!... Mais pourquoi la plaindrait-il? C'est à Marcelle qu'irait toute sa pitié, et pour la femme de Georges Nessler, cette pitié ne saurait qu'être offensante.

Brièvement, Camille prit congé de nouveau et sans rencontrer ses yeux, elle s'en alla.

XIX

Depuis le mariage de Marcelle, les relations entre les d'Altone et l'hôtel de Givore étaient moins suivies. Cependant, en souvenir de l'ancienne intimité, la comtesse avait tenu à donner aux amis attristés des preuves de fidèle sympathie. Et, bien

qu'elle ne sortît plus guère et que le moindre effort la fatiguât, Marcelle voulut accompagner sa mère et Camille à l'enterrement. Georges Nessler refusa de se joindre à elles: il avait, dit-il, affaires ailleurs.

Huit jours seulement s'étaient écoulés depuis la pénible scène au cours de laquelle la comtesse avait enfin prononcé contre son gendre des reproches trop mérités. Dès le lendemain, la vieille Mme Nessler est retournée à Saint-Jean-du-Pont-Routier, ni elle, ni Julie, ne trouvant le courage de prolonger leur absence du vieux nid.

Mme Nessler y revenait l'âme endolorie, cruellement vieillie, sans foi en ce fils qu'elle chérissait toujours malgré tout, et n'ayant plus qu'une joie au monde: s'ensevelir parmi les reliques du passé, chercher un reflet des bonheurs enfuis dans les humbles choses, témoins de ces bonheurs.

La comtesse, sans prévenir Mme Nessler, avait envoyé à Me Marchal la somme réclamée, spécifiant qu'elle lui serait retournée dès que son gendre, ignorant du paiement, la verserait à son tour. Avrai dire, Mme de Givore ne comptait guère sur l'empressement de Georges à libérer sa mère. Mais ce que spontanément Camille avait offert, sa tante se fit un devoir de le donner. D'ailleurs, cette vieille femme menacée d'être dépouillée lui inspirait une pitié profonde. Il lui semblait qu'arrêter le mauvais destin menaçant la mère de Georges, c'était l'arrêter aussi, le déarmer en ce qui la menaçait et menaçait Marcelle. !

Depuis le départ de sa mère, Georges affectait un mutisme hautain et boudeur. On eût dit que c'était lui l'offensée, lui qui refusait de pardon-

ner; Marcelle même n'était point épargnée.

A peine paraissait-il aux heures des repas; son visage fermé, ses yeux sombres jetaient sa belle-mère en de muettes colères qu'elle se défendait de trahir. Marcelle en souffrait, trop fière pour forcer la confiance de cet homme qu'elle n'estimait plus.

Il avait fallu dire à la jeune femme une partie de la vérité, et son cœur avait senti, s'alourdir le poids de tristesse qui, déjà, pesait sur elle.

En quittant l'église où l'air, saturé du parfum des lys dont le petit cercueil était couvert, lui avait donné la migraine, Mme de Givore, le cœur soulevé, les tempes battantes, dut renoncer à suivre le convoi au cimetière. Laissant la voiture à Marcelle et à Camille, elle prit un fiacre et se fit ramener chez elle.

Il était onze heures. Le soleil brûlant augmentait le malaise de la comtesse; elle traversa, toute étourdie, la cour de l'hôte. Germain, debout sur le perron, semblait attendre; son visage avait une expression de joie sournoise, cet air que prennent les enfants rapporteurs quand ils voient le maître sur le point de surprendre un délit. Mme de Givore n'y prit pas garde: sa migraine, que chaque instant rendait plus aiguë, l'absorbait.

— Madame la comtesse...

— Qu'y a-t-il Germain?

— Monsieur Nessler est là.

Depuis le passage de Mme Nessler et de Julie, soit que celle-ci eût trop parlé, soit que l'instinct si aiguë des gens de service eût suffi pour leur faire deviner la mésintelligence aujourd'hui avouée des maîtres, à l'office on ne disait plus "Monsieur" tout court. Dévoués à la comtesse et à Marcelle, ayant toujours été hostiles à l'intrus, les serviteurs de l'hôtel de Givore, par une nuance subtile, remettaient Georges au rang de simple invité.

— M'a-t-il demandée?

— Non, madame la comtesse, il est au grand salon avec un monsieur.... un homme plutôt, à qui il fait tout visiter.

— C'est bon.

Il ne pouvait convenir à Mme de Givore d'autoriser un valet à "rapporter" contre son gendre, et c'était bien un rapport qu'avait conscience

de faire Germain ; son ton, ses manières ambiguës le disaient assez. C'est pourquoi la voix de la comtesse se fit coupante, suffisant à arrêter toute tendance à la familiarité. Mais la leçon donnée, Mme de Givore profita de l'avis.

Ce que voulait ce monsieur, qu'en ami du terme exact, Germain s'était repris pour appeler "un homme", la comtesse ne le pouvait deviner. Elle eut cependant le pressentiment d'un nouvel ennui ; en tous cas, elle ne permettrait point qu'en son absence Georges prît la liberté d'introduire chez elle n'importe qui. Il avait, pour recevoir ses relations particulières, son bureau. L'hôtel n'était point un musée national qu'un étranger curieux s'arrogerait le droit de visiter de fond en comble.

Afin de ne pas paraître avoir compris les insinuations de Germain, Mme de Givore ne pénétra point directement dans le grand salon ; elle entra dans le boudoir jaune et traversa la bibliothèque et le salon ; seules, de lourdes portières retombées cachaient les baies par lesquelles les pièces communiquaient.

Au moment de soulever la dernière, la comtesse s'arrêta, clouée sur place par la stupéfiante horreur de ce qu'elle entendait.

— C'est superbe ! disait une voix pleurarde, je ne peux pas dire le contraire, c'est superbe. Mais quoi, monsieur, votre belle-mère pourrait "bazarder" tout ça sans crier gare... et alors qu'est-ce que ferait le pauvre William s'il s'engageait... Eh ! eh ! pensez-y, mon bon monsieur Nessyer ?

— Vous parlez pour ne rien dire, fit la voix impatiente de Georges, vous savez bien que ma belle-mère est à ses bibelots et ne s'en déferait pas.

— Est-ce qu'on sait ! les temps sont si durs, si durs !

— Je vous répète que tout reviendra à ma femme, sa mère ne la déshériterait pas !

— Oui, oui, j'entends. Mais s'il plaisait à Mme de Givore d'emporter ceci ou cela sans vous prévenir ? Courez voir après, une fois l'objet envolé... Enfin, elle ne vendrait jamais tout. Et ça... oui, je l'avoue, il y a des choses magnifiques !... Ce meuble-là, c'est du Caffiéri, monsieur, tout bonnement...

— Vous voyez bien ! dit Georges. Emporté par l'entrain du collectionneur, William continuait :

— Ce cartel c'est du vernis Martin.. et dans cette vitrine, monsieur, vous avez du Sèvres rose unique ! Ah ! ... monsieur, !... mais ce portrait-là, un Van Loo... je le préfère au Van Loo que vous m'avez fait voir dans la chambre de Mme la comtesse. Quant à ce petit Tournières, je connais un amateur qui vous en donnerait chaud...

— Vous voyez, reprit Georges, que vous ne risquez rien. Finissons-en.

— Permettez, permettez... Laissez-moi regarder ces miniatures... Voici quatre Liotard admirables !

— Je suis obligé de vous prier de vous hâter, si ma belle-mère revient'.

— Nous y voici, nous y...

William s'arrêta, bouche bée.

Sous la portière soulevée apparaissait la comtesse. Si expressif était son regard, on pressentait si bien quelles paroles allaient sortir de ses lèvres frémissantes, qu'après un salut profond, tournant sur lui-même, le brocanteur sortit, courant presque.

Georges, les bras croisés, défilait sa belle-mère. Elle marcha sur lui.

— Vous êtes un misérable, dit-elle, les dents serrées, un misérable, entendez-vous peut-être un voleur... et je vous laisse ! vous allez quitter à l'instant cette maison où jamais je n'aurais dû vous permettre d'entrer.

— Madame...

— Sortez !

— Marcelle...

— Sortez ! votre femme ira vous rejoindre si elle l'entend, mais vous, je vous chasse... Vos effets on vous les enverra, mais partez à l'instant, entendez-vous... ou bien j'appelle et je vous fais jeter à la porte.

Nessyer la vit hors d'elle, prête à toutes les violences. Il céda et, comme avait fui l'usurier, en hâte, il quitta l'hôtel.

Ils'en allait au hasard, ivre de fureur, sans prendre garde que quelqu'un le poursuivait, essayant de l'arrêter par de discrets appels. A l'angle du boulevard Saint-Germain, il fut rejoint par le brocanteur.

— Monsieur... ah ! mon pauvre monsieur, où courez-vous donc si vite ? Je vous attendais devant l'hô-

tel, mais vous êtes passé sans me voir, sans m'entendre... ..

Georges ne s'arrêtait pas, ne paraissait pas s'apercevoir de la présence de l'homme trottant à ses côtés.

— Monsieur Nessyer, vous avez tort de prendre la chose comme ça, je vous assure. En somme, quoi?... Qu'est-il arrivé?... Mme la comtesse est revenue plus tôt qu'on ne pensait m'a trouvé chez elle et s'est irritée... Elles'apaisera, monsieur, les femmes finissent toujours par s'apaiser... même les belles-mères !

Il se mit à rire de sa plaisanterie et Nessyer se tourna vers lui, ayant, dans sa main levée, un geste non équivoque. Mais William parut ne rien voir. Il se hâta de dire :

— Je vous donne l'argent, c'est important.

La main de Nessyer retomba, il s'arrêta et demanda sourdement :

— Combien me donnez-vous ?

— Eh ! les trente mille francs que vous demandez.

— Cela ne suffit plus. Il me faut cent mille francs.

William sursauta. Les larmes aux yeux, il gémit : — Abusez de ma complaisance à vous servir, monsieur, demandez-moi de me ruiner...

Nessyer se remit à marcher.

Il répétait : "Chassé... elle m'a chassé comme un laquais.

Dans sa colère, il pensait déjà à sa vengeance, quand Mme de Givore, cédant aux larmes de Marcelle, le rappellerait. Alors il reprendrait le beau rôle, poserait ses conditions. Marcelle l'aimait toujours. C'était là un atout qui assurait à Georges la partie. Mais pour tenir son rôle, mais pour être libre de marchander, il lui fallait non seulement pouvoir dire très haut : "Je ne dois plus rien", mais encore avoir devant lui de l'argent, c'est-à-dire la possibilité de prolonger volontairement l'exil auquel on avait cru pouvoir le condamner. D'ailleurs, en mettant les choses au pire, en admettant que Mme de Givore se refusât de céder, Marcelle voudrait le rejoindre, il lui en donnerait si aisément la volonté ! alors, surtout alors, il faudrait à Georges de l'argent.

Auprès de lui, trottant toujours, William continuait ses doléances.

— La ruine, la ruine... Je n'ai pas le sou... pauvre homme que je suis ! Je devrai emprunter les trente mille francs pour vous les donner et vous en demandez cent mille !

De nouveau, Nessyer s'arrêta.

— Il est inutile de me suivre, j'ai dit : il me faut cent mille francs, non pas demain ni ce soir, tout de suite. Vous les avez, je le sais, si vous refusez, je connais quelqu'un qui me les prêtera. Tout ce que contient l'hôtel, l'hôtel, l'hôtel même, est à ma femme, lui reviendra un jour ; par conséquent, la garantie est bonne et, comme je suis pressé, je serai coulant pour les conditions.

— Qu'appellez-vous coulant, s'il vous plaît ?

— Je demande cent mille francs et je ferai un billet du double.

— Ah ! vous savez bien que votre ami William ne pourrait vous laisser dans l'embarras... est-ce qu'il ne vous a pas prouvé...

— Vous consentez ? interrompit rudement Nessyer, c'est bon. Appelez une voiture et allons chez vous.

XX

Assis devant une table de café, au crayon, sur l'envers d'une enveloppe, Georges Nessyer fit ses comptes. Bien qu'il n'eût pas déjeuné et que la journée s'avancât, il ne songeait à prendre quoi que ce fût, le bock demandé restait devant lui, intact.

Nessyer se sentait les tempes battantes, ses oreilles bourdonnaient. De temps à autre, il portait la main à la poche intérieure de sa veste que gonflait une liasse de billets de banque. Il serait moins garni tout à l'heure, le portefeuille, lorsque quinze mille francs seront expédiés à Saint-Jean-du-Pont-Routier et qu'on aura rendu à Givreuse-Parelles la somme prêtée par lui, cette misérable somme dont il a eu l'indélicatesse de parler à Mme Nessyer.

— Ah ! monsieur Givreuse-Parelles ! vous prenez des airs protecteurs, vous défiez les gens de jouer contre vous...

— Tout de même, songea le romancier, il a dû être confondu de me voir lui apporter ses dix mille francs le lendemain de la partie..."

Etonné, oui, Givreuse-Parelles l'a été, admiratif aussi de trouver si

beau joueur un homme qu'il croyait à bout d'expédients. Nessyer devait à cela de ne s'être pas encore vu présenter le billet souscrit par lui. Puisqu'il pouvait payer si aisément, le plaisir était moindre de lui mettre le couteau sur la gorge.

Georges aligna d'autres chiffres, des dettes criardes qu'il ne pouvait plus faire traîner. Tous comptes faits, il lui resterait une somme assez ronde, de quoi attendre dignement la fin des hostilités. Et après ? Il faudrait recommencer l'existence en commun sous l'œil soupçonneux de la comtesse ? Supporter les reproches de Marcelle, subir les airs dédaigneux de Camille ?...

— "Quelle vie" ! grogna Nessyer.

Il pensa au travail qui peut-être le libérerait, mais il ne peut plus travailler. On l'accuse de paresse, non, il ne peut plus ; il ne peut plus ; il n'a plus d'idées, plus d'inspiration, il n'a plus le souffle.

— "Fini, quoi !" !

Et puis il est resté des mois sans rien produire, pas une fois on n'a vu son nom, ne fût-ce qu'au bas d'un article de journal. La petite place qu'il s'était faite il n'a pas su la garder. L'escalier du succès est étroit, nombreuse la foule qui s'y presse. Dès que l'on cesse de jouer des coudes pour défendre la place conquise, d'autres vous repoussent, vous écartent et la prennent ; on redescend, tout est à recommencer.

— "Tout est à recommencer."

Nessyer prononça ces mots à haute voix. Ils l'étonnèrent. Ils lui parurent renfermer à la fois un arrêt et un conseil.

Il paya son bock et s'éloigna.

Oui, il faut recommencer. Et s'il recommençait sur de nouvelles bases ?... Comment, il ne sait pas. Il juge seulement tout à coup trop aléatoires les gains de l'homme de lettres. Il lui faudrait autre chose... une chose qui lui permet de faire de l'Art pour l'Art. Mais quoi... mais quoi ?

Ah ! s'il avait pu disposer, au début de sa vie, des capitaux qu'il a aujourd'hui !

Mais, de fait, que lui en restera-t-il tout à l'heure ? Il aura surtout la satisfaction d'avoir payé ses dettes.

Il regarda sa montre : Givreuse-Parelles devait se trouver à sa banque. Georges cherchait une voiture pour s'y faire conduire, lorsqu'une corne d'automobile le fit remonter sur le trottoir.

La voiture allait très lentement, louvoyant entre les obstacles. C'était un auto prêt pour une longue route, avec des pneus de rechange amarrés à l'arrière. Deux hommes le montaient : le chauffeur et le maître. Celui-ci, Nessyer le reconnut. Il le salua.

— Tiens... Nessyer !... Bonjours... et adieu... Je pars pour un grand voyage... ne sais quand reviendrai.

Nessyer, rapproché de l'auto, le suivait dans ses lentes évolutions.

— Où donc allez-vous ?

— D'abord jé voudrais sortir de ces rues assommantes, sortir de ce cher Paris... Mais, montez donc, vous allez me faire un bout de conduite jusqu'à la banlieue ; là, vous prendrez une voiture pour rentrer chez vous. Allons, ne pouvez-vous faire ça pour un vieil ami qui s'en va ?

— Soit.

Et il monta.

Un ami, ce Roger Eslau ? Un camarade tout au plus, retrouvé par Georges un peu partout sans qu'une sympathie très vive s'éveillât entre eux, leur donnant le désir d'une intimité plus grande. Mais, en cette heure de crise que traversait Nessyer, une rencontre simplement amicale, avait son prix ; il lui était bon de se distraire de lui-même.

(A suivre)

On annonce la publication de trois volumes de lettres de la feuë reine Victoria, pour le mois d'octobre.

La première épreuve a déjà été soumise au roi d'Angleterre et aurait reçu son approbation.

La reine d'Espagne, qui, paraît-il, doit venir bientôt à Paris, vient d'achever une pièce dramatique dont la représentation sera prochainement donnée à Sandringham. La reine n'en est pas à son premier succès littéraire.

LE CAFE QUI STIMULE AGREABLEMENT



QUI dissipe la fatigue,
éveille les idées,
chasse la tristesse.

Le Café de Madame Huot

Pur, Fort, à l'Arôme exquis.

C'est le Café favori de tous les vrais amateurs
de BON CAFE.

Il s'en est bu plus d'un million et demi de tasses : n'est-ce pas là un témoignage
indiscutable en faveur de sa haute qualité. Demandez-le à votre fournisseur.

40c. la Boîte. 2 Boîtes pour 75c.

LA CIE E. D. MARCEAU, LIMITEE, Thés, Cafés, Epices, Vinaigres en Gros
281-285 rue SAINT-PAUL, MONTREAL, Canada.

"The Cook's Favorite"

POUDRE A PATE

LA MEILLEURE AU MONDE

Lisez le certificat de ses qualités, par l'analy-
yste public du Gouvernement: Montréal.

Messieurs,

Je certifie par les présentes que j'ai analysé
et essayé d'une MANIERE PRATIQUE, un pa-
quet de la poudre appelée "THE COOK'S FA-
VORITE", je trouve que c'est une excellente
poudre à pâte, SANS EGALE, prompte dans
ses effets et économique.

Les ingrédients chimiques sont NEUTRES, et
elle ne contient AUCUN INGREDIENT MAL-
SAIN ou REPROCHABLE, au contraire, les
phosphates combinés sont des ELEMENTS NA-
TURELS dans la nourriture du lait et du pain.

Voire etc.,

JOHN BAKER EDWARDS,
Ph. D.D., C.L., P.C.S.

Analyste Public,
Montréal.

Janvier 1883.

A vous toutes, lectrices de ce journal, nous
recommandons l'essai de cette Poudre et vous
n'en voudrez plus jamais une autre qu'elle. Avec
cette poudre vous détrempez votre farine et
vous la conservez des semaines en la gardant
au frais. C'est la seule Poudre à pâte qui vous
le permette ; n'est-elle pas un bienfait pour
toute maîtresse de maison. Voyez nos circular-
res. The COOK'S FAVORITE est très pure,
très économique et à bas prix. Les biscuits
faits avec cette Poudre se gardent plus long-
temps frais. Souvenez-vous que nous en sommes
les seuls manufacturiers.

J. J. DUFFY & CO.

375 rue Saint-Paul

MONTREAL

Fleurs fraîches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949

Synopsis des Règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section paire des terres fédérales
dans les provinces du Manitoba ou du
Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut
être inscrite par toute personne qui est l'u-
nique chef d'une famille, ou tout homme
âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un
quart de section de 160 acres, plus ou
moins.

L'inscription peut être faite en personne
au bureau local des terres pour le district
dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les
conditions requises d'après l'un des systè-
mes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins
et la culture de la terre chaque année, pen-
dant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère, si le père
est décédé) du homesteader réside sur une
ferme dans le voisinage de la terre inscrite,
la condition de résidence sera remplie si la
personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la
terre possédée par lui dans le voisinage de
son homestead, la condition de résidence se-
ra remplie par le fait de sa résidence sur
la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être
donné au Commissaire des terres fédérales à
Ottawa, de l'intention de demander une pa-
tente.

W. W. CORY,

Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non autorisée de
cette annonce ne sera pas payée.

Librairie Beauchemin

A responsabilité limitée

LETRES DU P. DIDON à Mademoiselle V... 27e édition, 1 vol. in-12.....	0.88
LETRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12.....	0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12.	0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Confé- rences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
LA FOI ET LA DIVINITE DE JESUS Conférences prêchées à l'église de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12.....	0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V (Thérèse Vianzone), 1 vol. in- 12, illustré.....	0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol. in-12.....	0.88

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256 rue St-Paul. - - - Montréal

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, b7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m., a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.45 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m., a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p. m.
HALIFAX, ST. JOHN, N.B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG-VANCOUVER, a10.10 a.m., a10.10 p. m.

DE LA GARE VICER

QUEBEC, b8.55 a.m., a2.00 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a2.00 p.m., b5.10 p.m., a11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p. m.
OTTAWA, b8.25 a.m., b6.10 p.m.
JOLLETTE, b8.00 a.m., b8.55 a.m., l-2.20 p.m. b5.45 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., (1) 2.20 p.m., b5.45 p. m.
STE-AGATHE, c8.30 a.m., b8.45 a.m., c9.15 a.m., (1) 1.40 p.m., b4.40 p.m., b5.35 p.m.
NOMINGUE, R8.45 a.m., c9.15 a.m., (1) 1.40 p.m., b4.40 p.m.

—(a) Quotidien. (b) Quotidien, excepté les
dimanche. (c) Dimanche seulement. (d) Quo-
tidien, excepté le samedi. (1) Samedi seule-
ment. (R) Lundi, mercredi et vendredi.

A-E LALANDE, agent des passagers pour la
ville. Bureau des billets de la ville, 129 rue
Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Mont-
réal.

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS
SUR L'ATLANTIQUE ET LE PACIFIQUE.

Pourquoi devient-on tuberculeux

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume
de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser,
antiseptiser ses voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas où qu'on emploie
pas les

Capsules Crésobene

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empê-
che les rhumes de cerveau de tomber sur la poi-
trine. On calme la toux de la grippe ou de la
bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains
propice aux bacilles. On donne de la respiration
aux Asthmatique, aux emphysemateux. On pré-
serve ses voies respiratoires de l'invasion micro-
bienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans
ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une
efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons
merveilleuses.

Que de temps de gagné ! Que d'ennuis sup-
primés ! Que de catastrophes évitées ! Par l'em-
ploi de ce merveilleux produits.

En vente dans toutes les pharmacies, au prix
de 50 c. le flacon. Envoyées aussi par la malle
sur réception du prix, en s'adressant à

M. ARTHUR DECARY,
PHARMACIEN,

Dépositaire-général, coin des rues Saint-Denis et
Sainte-Catherine, Montréal.

—Oui, mon fils, pour devenir bon
musicien, il faut connaître la clef de
sol, la clef de fa et la clef d'ut !

—Et, si je deviens musicien, con-
naîtrai-je aussi la clef de l'armoire
où maman garde ses confitures.

—T'es-donc plus emballé pour la
grosse Julie ?

—Non, depuis que je l'ai vue, au
balcon, en train de battre un tapis,
ça m'a fait réfléchir.

Le Temps est Arrivé



De penser à vos achats d'automne

Meubles, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus grand choix de

**Meubles, Lits en Fer et en Cuivre,
Literie, Tapis Turcs, Rideaux, etc.**

Et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

RENAUD, KING & PATTERSON,

Coin des Rues Sainte-Catherine et Guy,

MONTREAL

Ecoles du Soir !

Les **Ecoles Gratuites du Soir**, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du **1er Octobre au 1er Mars**, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

MONTREAL et BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,
119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T.-G. ROULEAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens auditif :- :- :- :-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent ; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. :- :-

En vente aux principales pharmacies

Les Habits Elégants

" Fashion-Craft "

Pour les hommes de bon gout.

LES tailleurs " Fashion-Craft " ont l'habileté de donner à leurs habits une note, un cachet particulier.

DANS les habits " Fashion-Craft " il y a une coupe pour chaque taille différente une mode pour chaque genre.

C'EST pour cette raison que tous les hommes grands ou courts, gros ou petits peuvent se procurer des habits chacun selon son goût et parfaitement ajustés à sa taille, ce qui donne à chacun une apparence individuelle et de bon goût.



LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine-Ouest,
471 Rue Ste-Catherine-Est,
178 Rue St-Jean, QUEBEC.

—Dans tout son malheur, Adam eut tout de même une compensation.

—Ah ?

—Il n'a pas eu de belle-mère.